

« JAMAIS HOMME N'A PARLÉ
COMME CET HOMME »
GENÈSE D'UNE HYMNE AU CHRIST.

Sr Étienne Reynaud, osb

Les communautés célébrant la Liturgie des Heures ont aujourd'hui à leur disposition un vaste Hymnaire en langue française d'une grande qualité « théopoétique » et musicale. Il peut être intéressant de s'interroger, comme le faisait Didier Rimaud à la fin de sa vie : « Y a-t-il un art spécifique d'écrire le texte d'un chant destiné à la prière du peuple chrétien¹ ? » ou, plus simplement : comment naît une hymne liturgique ? Patrice de la Tour du Pin a laissé des traces de l'écriture de ses premières hymnes, qu'il appelait « des semis » ! Didier Rimaud répondait à la question en écrivant : « Ce qui me fait prendre un crayon et du papier, c'est souvent un mot de la Bible qui se met à bouger en moi². »

Je me propose d'étudier un exemple très rare de naissance d'hymne liturgique à partir d'un poème, qui nous est connu par la confiance qu'en a fait l'auteur, lui-même moine et poète, dans un numéro ancien de la revue *Liturgie*³.

1 - Le poème

Le petit jour,
l'air impalpable sur les prêles.

1. Didier RIMAUD, « L'art de l'hymne », Revue *Catéchèse* n° 167, 2002.

2. Didier RIMAUD, *Anges et Grillons*, Paris, Cerf, 2008, p. 8.

3. Gilles BAUDRY, « Du poème à l'hymne », *Liturgie* n° 95, 1995, p. 368-370.

« Jamais homme n'a parlé
comme cet homme »,
et ce qu'il dit en paraboles
chemine en nous
creusant l'oreille pour l'inouï
jusqu'à la nostalgie
d'une mémoire qui nous est promise
où le temps accordé
pourrait enfin
réajuster notre existence⁴.

Comment s'écrit un libre poème comme celui-ci, sans titre, sans rimes, sans autre versification apparente que celle voulue par le poète : douze vers, dont neuf toutefois sont de 4, 6 ou 8 pieds ? Lus à mi-voix, les deux premiers, avec la répétition de la labiale 'p' du 'petit jour', de 'l'air impalpable', des 'prêles', créent le silence invitant à l'attention. Un infime fragment du temps, de l'espace, un regard posé sur une herbe des champs poussée en terrain humide, tout est là à l'état naissant, en quelques mots... et nous nous étonnons du monde comme si nous le voyions pour la première fois ! Or, sans nous laisser le temps de l'émerveillement, le poète crée la surprise en faisant surgir à l'improviste... un fragment d'Écriture dont on ne sait, malgré les guillemets, ni d'où il vient, ni de qui il parle : « Jamais homme n'a parlé/comme cet homme ». Quel dépaysement ! D'autant plus que cette parole insolite entraîne d'une seule coulée, par enjambements successifs, sans la moindre ponctuation, toute la suite du poème, jusqu'à laisser le dernier mot au silence. 'Cet homme' nous aurait-il fait changer de monde ? Non, il nous a mis sur écoute... ; il est question d'oreille', de 'mémoire', de 'temps', en un mot de 'notre existence' en attente d'être 'réajustée' par 'l'inouï' d'un parler en parabole.

4. Gilles BAUDRY, *Invisible ordinaire*, Éd. Rougerie, 1995, p. 32.

On reconnaît là le style de la poésie de frère Gilles, allusive, nomade, à voix nue, qui requiert la totalité de l'univers et le plus intime du cœur de l'homme encombré de vains bavardages et en quête d'une parole vivante, une poésie qui prend le risque de l'indicible. Il s'en explique d'ailleurs lui-même : « Volontairement mes poèmes essaient d'être peu, ou pas, confessionnels. Ceci, moins par pudeur que par respect du cheminement des lecteurs souvent 'hommes du seuil' ou agnostiques. En l'occurrence, le poème antérieur à l'hymne est de forme lapidaire. Il fulgure, suggère l'humanité du Christ sans le nommer⁵. »

Pour être ébloui par cette 'fulguration' du poème, il nous faut recueillir la perle précieuse de la citation entre guillemets, qui ne manquera pas de susciter la curiosité d'un lecteur non averti ; car les grands orateurs à la bouche d'or n'ont pas manqué dans l'Histoire ! Ce lecteur sera peut-être mis sur la piste par le souvenir d'un certain rabbi galiléen du début de notre ère qui aimait parler 'en paraboles' ? Mais, même un lecteur chrétien d'aujourd'hui ne saura sans doute pas qui a dit de Jésus de Nazareth, et en quelles circonstances : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ». Il ne fait aucun doute que dès le début de sa prédication, la parole de Jésus a étonné ses contemporains par son style plus encore que par son contenu. Marc l'atteste dès le premier chapitre de son évangile : « Le jour du sabbat, Jésus se rendit à la synagogue, et là il enseignait, on était frappé par son enseignement, car il enseignait en homme qui a autorité, et non pas comme les scribes » (Mc 1, 21-22). La citation faite dans le poème est d'une autre portée. C'est dans l'évangile de Jean (Jn 7, 46), la réponse admirative et spontanée de quelques gardes du Temple de Jérusalem à des grands-prêtres et à des pharisiens... qui les ont envoyés arrêter Jésus ! L'affirmation est d'autant plus surprenante qu'elle vient non pas de sages et de savants, mais d'humbles gens

5. *Liturgie*, n° 95 – 1995, p. 370.

incultes, « ces maudits qui ignorent la Loi » (Jn 7, 49). Mais replacée dans l'évangile de Jean, n'est-elle pas plus qu'une parole d'admiration, une véritable profession de foi dans le Verbe fait chair ? En effet, les exégètes contemporains ont mis en lumière que « l'emploi du mot *anthropos* à propos de Jésus est un des traits propres au quatrième Évangile qui l'emploie à 19 reprises⁶ ». Ainsi l'évangile qui a la christologie la plus « haute » est-il en même temps celui qui insiste le plus sur la réalité scandaleuse de l'Incarnation.

2 – Du poème à l'hymne

La trouvaille qui, me semble-t-il, est à l'origine de l'hymne est autant celle du poète que celle du moine habitué à garder et à bercer la Parole dans son cœur. On devine que frère Gilles a fait sien la parole des gardes anonymes du Temple de Jérusalem, et elle a pris chair en lui, en devenant une semence verbale capable de germer et de porter un fruit de louange. Ne suffit-il pas d'en changer le verbe pour pouvoir la répéter et pour trouver les mots qui donnent à l'Église en prière de contempler « le plus beau des enfants des hommes » (Ps 44, 3) ? L'hymne au Christ naît quand, de citation dans le poème, cette parole d'évangile ruminée prend une forme liturgique : « Jamais homme n'a parlé / Comme cet homme », « Jamais homme n'a prié / Comme cet homme », « Jamais homme n'a aimé / Comme cet homme ». Le poète lui-même s'explique sur ce procédé de genèse :

Moine et poète n'étant pas pour moi un dualisme, mais une double et unique tension vers une même direction, je crois en une féconde interaction de la foi et du langage poétique. Il m'arrive parfois d'extraire telle image ou expression d'un poème et de l'utiliser dans une hymne. De pratiquer ce que les archéologues appellent 'la méthode de réemploi'⁷.

6. Cf Donatien MOLLAT, *Études johanniques*, Paris, Seuil, 1979, p. 51.

7. *Liturgie*, n° 95 – 1995, p. 370.

Jamais homme n'a parlé
 Comme cet homme,
 Tout ce qu'il dit chemine en nous !
 Et sur la route vers le Père
 Nul autre indice
 Que sa voix,
 Sa voix secrète et familière
 Qui nous conduit.

Jamais homme n'a prié
 Comme cet homme,
 Il intercède, il obtient tout !
 Un seul vouloir avec son Père :
 Voilà l'offrande
 De sa foi,
 Sa foi confiante et suppliante
 Tournée vers lui.

Jamais homme n'a aimé
 Comme cet homme,
 À très haut prix, et jusqu'au bout !
 Douleurs et larmes de la terre,
 Il veut les prendre
 Sur sa croix,
 Croix ténébreuse et glorieuse
 Qui donne vie.

Cité à l'intérieur du poème, le verset de l'évangile de Jean (Jn 7, 46) devient non seulement l'*incipit* d'une 'Hymne au Christ', mais il en commande aussi l'architecture en trois strophes, selon une forme litannique qui s'enrichit chaque fois du changement de verbe. Alors commence le travail d'écriture dont nous allons découvrir l'art et le métier ! Notons-le, l'hymne liturgique ne parle plus que du Christ, de 'cet homme' à la singularité incomparable. Si elle en maintient l'incognito du poème, elle se doit de contenir, même à mots couverts, une véritable christologie ; ce qu'elle fait d'abord en établissant un lien structurel dans chaque strophe entre

les deux premiers vers et le sixième, très bref : la parole de cet homme, avec 'sa voix' / la prière de cet homme, avec 'sa foi' / l'amour de cet homme, avec 'sa croix'. De plus, le troisième vers, toujours ponctué d'un point d'exclamation, est chaque fois une véritable confession de foi de l'excellence de l'homme Jésus. Les vers suivants l'approfondissent dans une belle méditation où intervient un jeu poétique de reprise verbale entre le sixième et septième vers, qui dynamise la fin de la strophe et lui donne de s'épanouir dans le dernier vers à la sonorité lumineuse en i ! Pour rendre hommage à la beauté et à la rigueur du poème liturgique il faut encore souligner que cette hymne est non seulement isorythmée, mais encore isostrophée, et même isorimée ! C'est dire l'art et le métier du scribe agile dans sa mission d'écrire pour la liturgie.

3 - L'écriture de l'hymne au Christ

1-1 *« Jamais homme n'a parlé / Comme cet homme,
Tout ce qu'il dit chemine en nous ! »*

Nous l'avons dit, l'hymne s'ouvre par un réemploi de la parole d'évangile présente comme citation dans le poème, mais aussi du vers qui suit. Placés maintenant en tête de la première strophe, ces vers changent de statut, d'autant plus qu'ils sont mis sur les lèvres de l'Église en prière, « nous » ! Le simple ajout du mot 'tout', « tout ce qu'il dit chemine en nous », a aussi son importance en situation liturgique. N'est-ce pas suggérer que 'cet homme' est le Verbe de Dieu, la Parole faite chair ? (Jn 1, 14). Le beau verbe 'cheminer' va donner à la strophe sa cohérence poétique et verbale, avec les ricochets que sont le mot 'route' et le verbe 'conduire'. Alors affluent les réminiscences des images johanniques, ce parler en parabole propre au quatrième Évangile : 'cet homme' est celui qui à l'heure de quitter ses amis leur dit : « Pour aller où je vais, vous savez le chemin » ; parole énigmatique

qui suscite aussitôt le questionnement de l'apôtre Thomas : « Seigneur, nous ne savons pas où tu vas. Comment pourrions-nous savoir le chemin ? » et Jésus de s'approprier le mot pour en faire une déclaration solennelle d'identité divine : « Moi, je suis le chemin, personne ne va vers le Père sans passer par moi » (Jn 14, 1-7). « Sur la route vers le Père », la seule qui puisse sauver l'humanité de ses impasses et lui ouvrir un accès à la Vie éternelle, le moine-poète trouve un 'indice' précieux, la voix de 'cet homme', sa « voix secrète et familière/ Qui nous conduit ». Recueillons le mot 'indice' comme un exemple de ce vocabulaire volontairement non confessionnel qui donne un style bien particulier à l'hymne ; ce mot est proche de celui de 'signe', à la résonnance éminemment johannique. La parole, au-delà de son contenu, ne devient-elle pas 'indice' de la présence singulière de l'être aimé par la voix et son timbre unique ? Deux péripécies de l'Évangile de Jean viennent alors à l'esprit : celle du bon Pasteur qui « marche à la tête de ses brebis, et les brebis le suivent, car elles connaissent sa voix » alors « qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers » (Jn 10, 4-5) ; et celle de la rencontre du Ressuscité avec Marie-Madeleine qui reconnaît à l'appel de son nom, « Marie », celui qu'elle prend pour le jardinier (Jn 20, 16).

En trouvant des mots qui parlent aujourd'hui de la foi de toujours, frère Gilles invente une langue liturgique qui ne vient pas de la sacristie mais plutôt du parvis. Il utilise le langage courant le plus profane chargé tout à coup de sève évangélique. Mais n'est-ce pas ce qui se passe quand le Verbe prend chair ? Jésus de Nazareth ne parle pas une langue sacrée ! « Sagesse du Très-Haut/Lui seul a traduit l'ineffable/ avec nos simples mots⁸ », si bien qu'avec la même spontanéité que les gardes du Temple, Pierre peut s'écrier : « Seigneur, tu as les paroles de la Vie éternelle ! » (Jn 6, 68). 'Cet homme' est la Parole vivante qui dit les propres paroles

8. Hymne CFC « Parole vivante » (Claude BERNARD).

du Père qui l'a envoyé (Jn 14, 24-26) ; il est le Chemin, le Berger qui conduit vers lui, il est le Ressuscité dont la « voix secrète et familière » nous appelle encore aujourd'hui.

1-2 « *Jamais homme n'a prié / Comme cet homme,
Il intercède, il obtient tout !* »

Avec une variation qui tient au seul changement du verbe, la parole évangélique de Jean 7, 46 poursuit sa course en explorant toujours avec discrétion, le mystère de 'cet homme'. Comme dans la première strophe ces simples mots suffisent à faire surgir dans la mémoire croyante une autre page de l'évangile de Jean, celle de la résurrection de Lazare (Jn 11). Avec ce grand récit, pivot de toute la stratégie narrative du quatrième évangile, Jean donne à son lecteur d'entrer en quelque sorte dans 'l'intérieur' de Jésus vraiment homme, bouleversé par la mort de son ami Lazare, placé devant la perspective de sa propre mort. Il en frémit intérieurement, il est troublé, il pleure... Ayant donné l'ordre d'enlever la pierre du tombeau, « Jésus, alors, leva les yeux au ciel et dit : Père, je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. Je le savais bien, moi, que tu m'exauces toujours. » D'où lui vient pareille assurance pour rendre grâce avant même d'avoir formulé sa demande à Dieu ? N'est-ce pas de la relation intime qu'il a avec celui qu'il appelle 'Père' ? « Après cela, il cria d'une voix forte : 'Lazare, viens dehors !' Et le mort sortit » (Jn 11, 41-44). S'il 'obtient tout', y compris la résurrection d'un mort « qui sent déjà », au quatrième jour de sa mise au tombeau, c'est que Jésus ne demande que ce qu'il sait être la volonté du Père ; c'est qu'il n'a qu'un seul vouloir' avec lui, il est donc en personne « la Résurrection et la Vie » (Jn 11, 25)⁹.

9. La *lectio* suscitée par les premiers vers de la strophe pourrait se poursuivre avec deux autres prières de Jésus à l'approche de sa mort dans l'Évangile de Jean : Jn 12, 27-28 et Jn 17.

Le quatrième vers de la strophe, avec une simplicité désarmante, touche au plus intime du mystère de l'origine divine de l'homme de Nazareth. Dans l'Évangile de Jean, ce mystère affleure sans cesse et souvent sous le mode stylistique du quiproquo. Je pense à l'épisode qui suit l'entretien avec la Samaritaine au puits de Jacob ; les disciples revenant de la ville où ils sont allés acheter des provisions, disent à leur maître : « Rabbi, viens manger ! » mais lui de répondre : « Pour moi, j'ai de quoi manger ; c'est une nourriture que vous ne connaissez pas... Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jn 4, 31-34). C'est laisser entendre combien est vitale pour lui sa communion au vouloir du Père dans une obéissance filiale de chaque instant qui est « l'offrande de sa foi ».

N'y a-t-il pas un peu d'audace à dire que Jésus a prié comme nous avec 'sa foi', cette assurance fondée sur la solidité de Dieu ? On sait que ce fut une question théologique débattue¹⁰. Mais une fois encore, les mots de l'hymne parlant de « l'offrande de sa foi » entrent en écho avec les Écritures saintes. L'enfant Jésus n'a-t-il pas appris à prier avec les Psaumes ? L'auteur de l'épître aux hébreux n'hésite pas à mettre sur ses lèvres du nouveau-né la prière du Psaume 39 : « Tu n'as voulu ni sacrifice, ni offrande (...), mais tu m'as formé un corps. Alors, j'ai dit : 'me voici, je suis venu, mon Dieu, pour faire ta volonté' » (Ps 39, 7-8 cité par He 10,5-7). Voilà désormais la seule offrande sacrificielle capable de plaire à Dieu : une « foi confiante et suppliante / tournée vers lui ». C'est la qualité filiale de sa foi dans l'épreuve qui permet d'affirmer que « Jamais homme n'a prié/ Comme cet homme ». L'épître aux hébreux parle de Jésus comme du « Grand Prêtre miséricordieux et digne de foi pour les relations avec Dieu » (He 2, 17). Ce titre résume

10. Il suffit de renvoyer aux livres de URS VON BALTHASAR, *La foi du Christ*, Paris, Aubier, 1968, et de Jacques GUILLET, *La foi de Jésus-Christ*, Collection Jésus et Jésus-Christ n°12, Paris, Desclée, 1980 (Nouvelle édition en 2010).

parfaitement tout ce qu'est Jésus pour Dieu, dont il est le Fils (He 1, 1-5), et pour les hommes « qu'il n'a pas honte d'appeler ses frères » (He 2, 11). L'auteur de l'épître lui donne aussi un titre étrange et profane, celui d'*archégos*. Ce mot grec « désigne celui qui conduit une expédition, celui qui fraie le chemin, à la fois chef et pionnier¹¹ ». Dans son itinéraire pascal l'homme Jésus devient le chef de file, l'entraîneur de la foi, en ouvrant définitivement à toute l'humanité l'accès à Dieu son Père ; si bien que les chrétiens dans l'épreuve sont invités à garder « les yeux fixés sur lui, qui est à l'origine (*archégos*) et au terme de la foi » (He 12, 2) ; cela parce qu'à l'heure de la croix « il offrit avec un grand cri et dans les larmes des supplications à Dieu qui pouvait le sauver de la mort, et il fut exaucé » (He 5, 7).

1-3 « *Jamais homme n'a aimé/Comme cet homme,*
À très haut prix et jusqu'au bout ! »

Le début de la troisième strophe s'inspire clairement du verset solennel qui ouvre le récit de la Passion johannique par le Discours d'adieu (chapitres 13 à 17) écrit tout entier « en clé d'*agapè*¹² » : « Sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout » (Jn 13, 1) ; 'Jusqu'au bout', c'est-à-dire jusqu'à donner sa vie pour ses amis, et jusqu'à l'extrême de l'*agapè* qui se donne de la peine (cf. 1 Th 1, 3). Jésus se lève de table, prend la tenue de service et « se met à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture » (Jn 13, 5). Par ce geste insolite d'abaissement, il amorce le mouvement de son « élévation », mot par lequel il avait prophétisé « le genre de mort dont il allait mourir » (Jn 12, 32-33) ; il aima alors « à très haut prix », d'un amour humble et fort qui paie de sa

11. Voir les belles pages de Jacques Guillet dans *La foi de Jésus-Christ*, p. 34 à 38.

12. Yves SIMOENS, *La Gloire d'aimer. Structures stylistiques et interprétatives dans le Discours de la Cène*. Éd. Institut Biblique Pontifical, Rome, 1981 (p. 55-56).

personne dans une obéissance au Père et aux hommes qui va le conduire « à la mort, et la mort sur la croix » (Ph 2, 8). Selon la structure de chaque strophe de l'hymne, l'amour incomparable de 'cet homme' est mis maintenant en rapport avec 'sa croix' : « Douleurs et larmes de la terre, / Il veut les prendre / Sur sa croix¹³ ». La figure du Serviteur souffrant, de l'homme des douleurs familier de la souffrance s'impose ici : « C'était nos douleurs dont il était chargé... Lui qui était si défiguré qu'il ne ressemblait plus à un homme » (Is 53, 3 ; 52, 14).

L'hymne s'achève par le regard contemplatif que l'évangéliste a porté sur la croix du Golgotha, « Croix ténébreuse et glorieuse/ Qui donne vie ». C'est maintenant dans la liturgie le regard de foi du croyant sur la 'croix ténébreuse' dont Jésus a parlé avec la parabole du grain de blé tombé en terre qui meurt afin de porter du fruit (cf. Jn 12, 24) – la semence en terre n'est-elle pas dans la nuit en attendant de germer ? Regard levé en même temps sur la 'croix glorieuse/ Qui donne vie' ; en levant les yeux sur le Transpercé, le disciple bien-aimé en a rendu témoignage : du corps de Jésus déjà mort, le coup de lance a fait jaillir l'eau et le sang, « pour que tous les hommes attirés par son cœur viennent puiser la joie aux sources vives du salut¹⁴ ».

Au terme de notre lecture de l'hymne au Christ, on ne peut qu'être émerveillé par la nouveauté de sa langue liturgique et la richesse de son contenu christologique. Dans un style qui lui est propre, le moine-poète utilise le langage de tout le monde en connaisseur du mystérieux pouvoir d'évocation des mots ; des mots qui s'alimentent tous à la source des Écritures du Nouveau Testament sans

13. Notons ici comme chaque fois – 'sa voix', 'sa foi' – l'importance grammaticale mais surtout christologique du possessif.

14. Préface de la fête du Sacré-Cœur. L'iconographie ancienne a aimé représenter la Croix comme l'Arbre de vie d'où s'écoulent les quatre fleuves du Paradis – cf. l'abside de la Basilique du Latran et celle de Saint-Clément de Rome.

jamais le citer, et plus précisément à la nappe phréatique du quatrième évangile. Voilà comment une christologie johannique implicite mais bien réelle garde la réserve du poème, mais au profit d'une savoureuse *lectio divina* qui coule de source !

4 – Une hymne pour chanter le Mystère du Christ

Le poète-hymnographe le sait : il écrit pour donner à chanter, et son texte ne devient une hymne que grâce à une musique qui soit au service d'un acte vocal de chant communautaire. « Ce qui était condensé dans l'intense fragment du poème, écrit-il, va être déployé dans la prosodie régulière de l'hymne destinée, elle, non plus à l'écoute secrète d'un lecteur mais à la louange d'une assemblée liturgique confessante¹⁵. » L'hymne au Christ a trouvé en la personne du père Marcel Godard un musicien merveilleusement complice. Acteur dès avant le Concile Vatican II du renouveau de la musique liturgique en français, il a été créateur d'une véritable poétique musicale par son goût de la parole – qu'elle soit celle de l'Écriture ou celle des poètes – et son sens exceptionnel du génie propre de la langue française¹⁶.

Nous allons découvrir comment le musicien entre aisément dans le jeu de la poésie de frère Gilles en épousant la simplicité de son style. Abordant toujours le texte avec une humilité qui est l'une des caractéristiques de son écriture musicale, le père Godard l'envisage immédiatement comme une parole dite, dans son mouvement même. Pour donner priorité à la prosodie du poème, il s'affranchit de la tyrannie de la barre de mesure et prend la liberté de le faire chanter

15. Frère Gilles, *Liturgie*, n° 95, p. 370.

16. Je me permets de renvoyer à mon article paru dans *Liturgie*, n°141 – avril 2008, p. 177 à 192 : « Le Père Marcel-Joseph Godard, acteur du renouveau de la musique liturgique ».

T. CFC (F. Gilles) M. · M.J. Godard (Tirem 02-03)



1- Ja - mais hom - me n'a par - lé com - me cet hom - me,
 2- Ja - mais hom - me n'a pri - é com - me cet hom - me.
 3- Ja - mais hom - me n'a ai - mé com - me cet hom - me,



1- tout ce qu'il dit che - mine en nous !
 2- Il in - ter - cède, il ob - tient tout !
 3- à très haut prix et jus - qu'au bout !



1- Et sur la rou - te vers le Père, nul autre in - di - ce
 2- Un seul vou - loir a - vec son Père: voi - là l'of - fran - de
 3- Dou - leurs et lar - mes de la ter - re, il veut les pren - dre



1- que sa voix, sa voix se - crète et fa - mi - liè - re
 2- de sa foi, sa foi con - fiante et sup - pli - an - te
 3- sur sa croix, croix té - né - breuse et glo - ri - eu - se



1- qui nous con - duit.
 2- tour - née vers Lui.
 3- qui don - ne vie.

en cinq phrases, selon la dynamique du 'grand rythme', succession d'élan et de repos. Lui-même disait avoir voulu à sa musique monastique « une fluidité qui épousât les contours du texte, la plupart du temps dans un '*tempo recitativo*', proche de la parole parlée ». La musique de l'hymne

coule effectivement de source sur une mélodie à l'unisson en fa mineur. D'abord retenue dans le cadre de l'octave do – do, elle se déploie en mélodie d'envol culminant au mi bémol, qui donne une expression lyrique à la reprise stylistique du cœur de la strophe : « sa voix/sa voix secrète et familière ». Le chant de ce vers reste comme suspendu, grâce à ce que le musicien aimait appeler « un petit imprévu », ici rythmique... qu'il sera prudent de mettre en place avec les chanteurs ! Ce procédé est à la fois au service de la diction du mot 'familière', mais aussi et surtout de la prière, par la mise en valeur du dernier vers de chaque strophe.

Il reste encore à signaler un élément qui donne de l'espace au texte : le père Godard, lui-même organiste, a prévu de courts interludes qui ne sont qu'une reprise de l'un ou l'autre fragment de la mélodie de l'hymne. Ainsi, ces brefs moments de musique pure entre les strophes jouent le rôle de ponctuation, de respiration. Mais ils offrent aussi tout simplement le temps d'une réécoute intérieure et contemplative de l'un ou l'autre vers qui vient d'être chanté.

Il se trouve que l'Hymne au Christ n'est proposée pour aucune Heure ni aucun Temps liturgique précis, ce qui est rare. Faut-il y voir une qualité supplémentaire ? Le moine-poète et le prêtre-musicien n'ont-ils pas magnifiquement collaboré, avec la même simplicité de langage poétique et musical, à en faire une hymne pour tous les temps ? Elle est en tout cas bien accordée au temps ordinaire de la foi au Christ ! Ce temps où il convient, selon le sens pastoral aiguisé du père Godard, de « concilier l'exigence du beau avec les besoins du quotidien¹⁷ ».

L'Écriture ne peut rester lettre morte, car dans la liturgie elle est comme un poisson dans l'eau ! En effet, écrit François

17. C'est le titre d'une conférence qu'il a donnée dans le cadre d'un Colloque à l'Institut catholique de Lyon le 23 mai 1991 : « Création musicale et Musique liturgique ».

Cassingena-Trévedy, « au point de départ de toute création artistique destinée à l'usage liturgique, qu'il s'agisse de l'hymnographie, de l'iconographie, du chant liturgique, il y a toujours une exégèse de type contemplatif (...). L'originalité de l'œuvre procède de l'originalité avec laquelle l'artiste traite le texte biblique¹⁸ ». L'hymne au Christ illustre comment, grâce à la fois au poète et au musicien, la répartie jaillie spontanément des lèvres d'un obscur garde de la police du Temple de Jérusalem, il y a deux millénaires, conserve toute sa vivacité de confession de foi christologique. Elle peut jaillir aujourd'hui avec la même conviction de la bouche d'un néophyte. C'est ainsi que frère Christian de Chergé rapporte, dans une lettre du 7 juin 1981, le témoignage d'un malien d'origine musulmane : « Je me suis fait baptiser à cause de Jésus Christ. Jamais un homme n'a parlé comme lui, jamais la parole d'un homme n'a été aussi identique à sa vie. Il a porté l'amour à ses limites extrêmes, jusqu'à la mort¹⁹. »

*Sr Etienne Reynaud, osb
Abbaye de Pradines*

18. François CASSINGENA-TRÉVEDY, *La liturgie, art et métier*, Éd. Ad Solem, 2007, p. 168.

19. Christian DE CHERGÉ, *Lettres à un ami fraternel*, Éd. Bayard, 2015, p. 170.